

pour débarquer les passagers à Portsmouth ; mais le tems avait si mauvaise apparence, que le capitaine persuada aux passagers de rester à bord, et prit le pêcheur à la remorque. La tempête ne tarda pas, en effet, à se déclarer ; le vent soufflait avec une force telle, que, dans la nuit du 12 au 13, et pendant toute la journée du 14, on fut obligé de mettre le navire à la cape à sec de voiles ; vers neuf heures et demie du soir, on aperçut les feux d'Étaples et le capitaine, sentant tout le péril de sa position, donna l'ordre de larguer quelques voiles et d'arriver lof pour lof : mais, à peine les voiles furent-elles déployées, que le vent les enleva en lambeaux. Toute espèce de manœuvre devenait, dès lors, impossible ; une énorme vague souleva le navire et le jeta sur un banc de sable avec une telle violence, que tout le monde fut renversé, le gouvernail emporté et la roue fracassée ; les lames brisaient avec furor sur le pont du malheureux navire, et des torrens d'eau s'introduisaient dans la chambre et la cale par les écoutes. Il était alors dix heures du soir ; les passagers se réfugièrent avec l'équipage sur la dunette.

Vers deux heures du matin, le vent se calma un peu, et l'espoir de sauver leur vie vint ranimer ces infortunés. On s'occupa de débarrasser la chaloupe de ce qui l'encombra et de tout préparer pour la mettre à la mer. Ce fut un travail long et pénible à cause des vagues qui brisaient continuellement sur le navire. Mais enfin il fut terminé, et l'on alla mettre la chaloupe dehors lorsque Pouragan recommença avec peut-être plus de force qu'auparavant ; l'ordre fut alors donné de couper les mâts, ce qui fut fait, et l'équipage vint demander au capitaine s'il pouvait faire quelque chose de plus. "Non, mes enfans," leur répondit celui-ci ; "vous vous êtes conduits comme des braves ; que Dieu vous en tienne compte !" Enfin l'aurore vint éclaircir cette scène de désolation ; on aperçut la terre, et la ligne formidable de brisans qui déferlaient sur la plage, dont le navire était malheureusement très-éloigné. Il restait une seule ressource, mais bien faible ; une embarcation était encore suspendue sur les pistolets, sous le vent ; le capitaine proposa aux dames de s'y embarquer avec leurs enfans : elles le firent machinalement, sans espoir, et sans même dire adieu à leurs compagnons d'infortune. Quand elles se furent assises, M. Abchurch se précipita dans le canot, ainsi qu'un soldat tenant son fils dans ses bras.

Au même instant, les deux garçons qui retenaient le canot furent coupés simultanément par ordre du capitaine ; l'embarcation tomba à la mer, et deriva vers la côte à la merci des vagues. Euvivon trois minutes après, une lame furieuse la couvrit de l'avant à l'arrière : M. Abchurch, qui, la voyant venir, avait saisi l'un des bancs, se trouva, lorsqu'elle fut passée, seul dans le canot. Les dames avaient été enlevées ainsi que les enfans. Leurs corps flottaient tout autour ; la seule personne qui se trouvât à portée était une demoiselle Thompson : M. Abchurch la saisit et l'attira dans le canot : ce fut le seul être à qui il put porter secours. L'embarcation continua de dériver vers la terre, pleine d'eau et à la merci des flots. En approchant de la côte le canot fut chaviré dans les brisans ; M. Abchurch réussit encore une fois à s'y réfugier ; il ne tarda pas à perdre connaissance, et ne reprit ses sens qu'après qu'il fut transporté au corps-de-garde, où il apprit qu'il était le seul qui eût survécu au désastre.

Lorsque le canot était encore dans les brisans, M. Dagbert, patron de la patâche des douanes à Etaples, croyant y apercevoir une forme humaine, s'était jeté à l'eau au risque de se faire écraser par le canot, avait chargé sur son dos et transporté à terre le jeune homme évanoui.

On ne pourrait dépeindre la scène déchirante qui se prolongea durant toute cette nuit horrible ! deux mères de famille entourées chacune de ses quatre enfans, les serrant les uns après les autres dans leurs bras et leur faisant un rempart de leurs corps lorsqu'un coup de vent venait briser sur eux ! Pendant toute cette longue agonie, l'une des passagères se fit remarquer par son courage et son sang-froid ; elle allait de groupe, en groupe consolant ceux-ci, ranimant l'énergie de ceux-là : c'est une jeune fille qui ce jour même avait accompli ses dix-sept ans ! la fille de M. Turton, avocat à Calcutta. Pendant toute la traversée, elle s'était fait remarquer par sa gaieté, sa douceur et son amabilité ; et maintenant elle semblait avoir, auprès de ses compagnons d'infortune, la mission d'un ange consolateur !

Massacre de l'équipage d'un navire anglais.—Nous trouvons dans un journal les détails suivans sur le massacre d'une partie de l'équipage anglais de l'*Offley*, dans les mers du Sud :

L'*Offley* quitta l'Angleterre, en 1830, sous le commandement du capitaine Lazenby. Son équipage était de 22 hommes. Après une traversée orageuse, pendant laquelle il eut à lutter contre une suite non interrompue de vents contraires, ce navire atteignit enfin les mers du Sud, où il se livra, pendant deux saisons, à la pêche de la baleine. Les circonstances du triste événement dont nous rapportons quelques détails sont authentiques.

L'*Offley* relâcha, le 28 avril dernier, dans un des ports de l'île de la Trésorerie, situé dans le voi-sage de l'archipel de Salomon, par 7 deg. 26' de latitude S. et par 155 deg. de longitude E. pour y faire de l'eau et du bois. Ces provisions furent faites au bout de deux ou trois jours, par les soins du contre-maître, M. Belcher. Pendant ce temps, le peu de naturels qui s'établirent sur la côte n'avaient paru nullement hostiles. Le 1er mai, M. Lake, le maître-pote, s'embarqua dans une chaloupe avec une partie de l'équipage pour aller chercher des rafraichissemens. M. Lake rapporta au capitaine qu'il avait fait le tour de l'île et qu'il avait vu plusieurs naturels dont les rapports lui avaient paru très-bienveillans. Pendant la nuit suivante, six hommes de l'équipage désertèrent l'*Offley*. Une chaloupe fut à la mer sous le commandement de M. Lake pour les ramener à bord.

"Vers midi, le capitaine, accompagné du charpentier et de George Grégory, s'étant rendu sur le rivage, y trouva les nommés Pepper et Pamela, déserteurs, et les ramena au navire.

Ce même jour, à trois heures, M. Belcher, le second pilote, accompagné de M. George M'Kensil, chirurgien, du charpentier, de Georges Grégory et de deux jeunes garçons, allèrent pêcher sur la côte. Ils furent aidés par deux naturels, et y restèrent jusqu'à une heure assez avancée dans la soirée ; un quart-d'heure s'était à peine écoulé depuis qu'on leur avait donné le signal du retour, qu'un des matelots restés à bord aperçut au loin dans la mer quelque chose qui se dirigeait vers le navire. Le capitaine prit aussitôt sa lunette, et vit que c'étaient quatre des hommes de la chaloupe qui nageaient et faisaient des signaux de détresse. Un canot fut immédiatement lancé à la mer, et M. Belcher, George Grégory et les deux jeunes garçons furent sauvés.

M. Belcher raconte qu'au moment où ils se préparaient à quitter l'île huit ou dix naturels, armés de lances, de flèches, de massues, étaient sortis à l'improviste d'un buisson, et comme des furieux avaient attaqué l'équipage qui, sans armes, n'avait pu opposer aucune résistance. Le chirurgien avait été atteint à la tête par une flèche, et immédiatement après avait reçu un coup de massue. George Pamela, l'un des déserteurs, avait été le premier tué ; et l'opinion de M. Belcher est que l'attaque de ces naturels était particulièrement dirigée contre Pamela à cause de quelques offenses dont il s'était rendu coupable pendant qu'il était dans leur village ; les autres Anglais n'avaient été blessés qu'en le défendant. Quatre d'entre eux s'étaient jetés à la mer pour rejoindre le navire ; le chirurgien et le charpentier ont été massacrés.

Comme la nuit avançait, on mit le navire en garde contre une nouvelle attaque. Les canons furent chargés, l'ancre levée, prête à quitter le port. Pendant la nuit, des fusées furent lancées en l'air, et de dix minutes en dix minutes, on tira des coups de fusil pour attirer l'attention des équipages des deux chaloupes qui n'étaient pas revenues. Dans la matinée du lendemain, comme ces chaloupes n'étaient pas de retour, l'*Offley* quitta le port pour faire le tour de l'île. Après cinq jours d'une attente cruelle, et pendant lesquels des coups de canon furent tirés à des intervalles rapprochés, ne doutant pas que leurs équipages n'eussent été massacrés dans la matinée du jour où ils avaient quitté le navire et que les naturels n'eussent ainsi vengé leur chef, le 9 mai, l'*Offley* abandonna ces parages dangereux, n'ayant plus à son bord qu'une seule chaloupe et un équipage bien affaibli."

LA FEMME BLANCHE DES MARAIS.

IV.

LE DÉFI.

Le coup partit. Le soldat, Noël et le cheval de ce dernier roulèrent à la fois dans la poussière.

—Je t'ai tué mon fils Noël ! murmura le veneur avec accablement.

—Bien visé, père Toussaint ! répondit l'enfant qui se remit lestement sur ses pieds ; sans vous, je n'aurais pas été loin sur la route de Quimper.

Il essaya de relever son cheval, et, le trouvant gravement blessé au genou par les cailloux du chemin, il se tourna vers l'homme d'armes. Celui-ci avait reçu la balle de Toussaint au milieu du front. Il était mort.

Cet homme d'armes n'était autre que le sergent de Guy de Pléjan, chargé par le dernier de proclamer dans les bourgs et villages la mise à prix de Marguerite de Guer et de son fils. Il s'acheminait vers Saint-Vincent pour accomplir sa mission, au moment où la balle de Toussaint l'avait jeté mort à bas de son cheval, et portait encore à son cou, suspendue par un fil de soie, la feuille de parchemin qui contenait promesse de dix écus d'or à quiconque livrerait la dame de l'héritier de Malestroit.

Noël arracha le fil de soie et lut. Dès les premières lignes, tout son sang reflua vers son cœur. Il froissa convulsivement le parchemin, et sauta en elle, sur le cheval du soldat, qui, bien dressé, demeurait immobile à la place où était tombé son maître.

—Je l'avais deviné ! pensa-t-il ; on tentera Judas, et il faut que je me hâte, si je ne veux arriver trop tard.

Il fit un geste d'adieu et de reconnaissance à Toussaint, qui se hâta d'accourir vers lui pour se bien assurer qu'il n'était point blessé, et, faisant sentir l'éperon au fort remuant qu'il avait maintenant entre les jambes, il partit ventre à terre.

Toussaint s'arrêta devant le cadavre du sergent, et appuya sa main sur son cœur qui ne battait plus. Le bon veneur était pâle, la sueur décollait de son front.

—Cet homme était un chrétien ! murmura-t-il ; et c'est moi qui l'ai tué !

Il se mit à genoux, fit une courte prière, et, par habitude, rechargea soigneusement sa carabine.

—J'y penserai les temps ! reprit-il en secouant la tête. Quand il s'agit de sauver ma propre vie, je ne recommencerais pas. Mais c'était pour mon fils Noël...

—Au-delà des marais qui gardent son nom, l'Omb, pressé par de nombreux ruisseaux tributaires, coule, rapide et encaissée, entre deux rives escarpées. On a établi plusieurs ponts le long de son cours, mais à l'époque où se passe notre histoire, il ne se trouvait depuis les marais jusqu'à la Vitrée, que quelque place, affermée féodalement et réjeté à droits de péage. La Vitrée elle-même n'avait de pont qu'à Redon ; mais à Redon, les seigneurs de ce nom